

LE JOURNAL DES SCAVANS.

DU LUNDY 14. JUILLET MDCCXXI.

*OBSERVATIONS ET REFLEXIONS TOUCHANT
la nature, les évenemens & le traitement de la peste de Marseille,
pour confirmer ce qui est avancé dans la Relation touchant les
accidens de la peste, son prognostic & sa curation, du 10. Décem-
bre 1720. par Messieurs Chicoineau, Verny & Soulier, députés de
la Cour à Marseille & Aix. A Lyon, chez les Frères Bruiset,
rue Mercière, au Soleil. 1721. vol. in 12. pp. 338.*

Les reflexions que Messieurs Chicoineau, Verny & Soulier donnent ici au public, tendent à montrer 1°. Qu'il n'y a pas de meilleurs préservatifs contre la peste, que la sobrieté, la bonne nourriture, & la tranquillité d'esprit; 2°. Que les effets de la cause commune qui produit & qui entretient la peste, sont mortels ou non, selon la diversité des tempéramens, la mesure des excès, la qualité des alimens, la tranquillité ou l'inquiétude, & enfin selon la nature des indigestions & de la pourriture qui se trouvent dans les corps; en sorte que pour se garantir des impressions de la peste, il n'y a pas d'autres précautions à observer, que celles qu'on observe pour se garantir des maux ordinaires, avec cette différence néanmoins que la cause de la peste étant plus commune, & agissant avec plus de force, demande aussi que ces précautions soient gardées plus exa-
gérément; 3°. Que ceux qui, faute d'avoir pris les précau-

tions communes dont il s'agit, ont le malheur d'être attaqués de la peste, ne peuvent guerir que par un traitement conduit & réglé suivant les causes évidentes, & non suivant la cause primitive & invisible dont le caractére est si caché qu'il est impossible de le connoître; 4°. Que la peste ne se communique point par contagion, & qu'ainsi on ne doit point éviter les pestiférés. On emploie plusieurs moyens pour appuyer cette Proposition: Les inflammations gangreneuses qui, dans les fièvres malignes se forment sans le secours d'un venin contagieux, & qui sont cependant semblables à celles qu'on remarque dans la peste, si ce n'est que ces dernières viennent tout d'un coup & dès l'entrée du mal: Le pus des bubons & des charbons de peste ulcerés, lequel passe & repasse dans les vaisseaux du corps, sans reproduire la peste, ni en renouveler aucun accident: & enfin nombre d'enfants qui, après avoir été pendant des cinq & six jours leurs mères pestiférées, & les avoir tetées même lorsqu'elles agonisoient, n'ont reçu aucune atteinte de peste, & ont joui d'une parfaite santé, sont les preuves qu'on apporte pour faire voir qu'il n'y a point de contagion à craindre dans la peste.

5°. Que le levain pestilentiel n'est pas venimeux par lui-même, mais uniquement par rapport à la disposition des sujets qu'il attaque; puisque si c'étoit un véritable venin, il produiroit, dit-on, les mêmes effets dans tous les sujets, de quelque constitution qu'ils fussent, d'où on conclut qu'il ne faut donc pas promener son imagination dans le vague des airs, fouiller avec tant de soin dans les entrailles de la terre, examiner les influences des astres, & monter pour ainsi dire, au-dessus des nuës, pour découvrir la source de cette affreuse mortalité, qui en tems de peste desole les Villes, les Provinces, & les Royaumes.

6°. Qu'il y a une parfaite analogie entre la peste & la petite verole. Et en effet, M. Verny remarque que dans ces deux genres de maux, les accidens & les évenemens sont semblables. Que dans la petite verole épidémique, comme dans la peste, dès qu'on a négligé les premiers mo-

mens, & que les inflammations interieures sont formées, alors les saignées, les émetiques, les purgatifs, les sudorifiques, sont des secours pernicieux, ou inutiles : Que les plus funestes accidens de la peste, comme ceux de la petite verole, se guerissent par la voie des éruptions exterieures, lorsque ces sortes de tumeurs tournent en suppuration, & que cette suppuration est prompte, abondante & copieuse; qu'ainsi les Medecins & les Chirurgiens engagez à traiter des pestiferés, doivent être très-attentifs à examiner dès le commencement, la naissance, le progrès & la nature des bubons & des charbons, pour pouvoir prescrire & appliquer sans delai, ce qui est propre à les faire avancer, ces bubons & charbons ne suppurant presque jamais par les seules forces de la nature.

Cette reflexion de M. Verny paroît très-nécessaire ici, après ce qu'il a dit sur l'analogie de la peste avec la petite verole; puisqu'on voit par là, que cette analogie n'est point si entiere qu'elle ne souffre quelque restriction, les éruptions de la petite verole demandant en plusieurs cas d'être abandonnées au seul soin de la nature, sans qu'il soit nécessaire d'en venir à aucun remede.

On se propose encore de montrer dans ces observations quels sont les véritables signes qui caractérisent la peste de Marseille, quels effets elle a produit sur la masse du sang, & enfin quel usage on doit faire de la saignée contre la peste. Trois points qui méritent une grande attention: quand au premier, on dit que dans le temps que régne la peste, il n'est pas nécessaire que *les éruptions qui caractérisent ce terrible mal*, paroissent, pour nous faire juger qu'un malade en est attaqué; mais qu'il suffit que les autres accidens qu'on observe communément dans les pestiferés, se manifestent, & sur tout la concentration du pouls, les yeux étiellans, la langue blanche, le délire phrénétique, le cours de ventre colliquatif, qui ont été les accidens les plus ordinaires dans la peste de Marseille. M. Verny observe même qu'étant allé à Aix pour secourir les pestiferés, il fut surpris d'y trouver un malade qui avoit le pouls plein, élevé

& résistant au doigt, ce que je n'avois point remarqué, dit-il, dans ce grand nombre de pestiferés que j'avois vu à Marseille. On observe: que si dans le cours des petites veroles épidémiques, parmi le grand nombre de ceux qui tombent malades, il peut s'en trouver quelqu'un dans le cas de cette maladie sans avoir néanmoins des éruptions apparentes, il ne doit pas être mal aisé de comprendre que quand la peste est une fois bien déclarée, & qu'elle desole toute une Province, il puisse y avoir aussi plusieurs pestiferés qui n'ayent ni bubon, ni charbon, ni autre tache exteriere. A l'égard des effets qu'a produit sur la masse du sang la peste de Marseille, sçavoir si c'étoit coagulation ou dissolution, M. Chicoineau, qui avec les autres Medecins envoyez à Marseille, divise les pestiferés de cette Ville en plusieurs classes, selon les differens symptômes dont ils étoient attaqués, dit que ceux des premières classes avoient le sang & la lymphe presque toujours dans l'état de coagulation ou d'épaississement, comme il l'a remarqué par les symptômes des malades, & dans l'ouverture des cadavres. Observation d'autant plus importante à faire que l'on ne sçauoit connoître les remedes propres pour la guérison des pestiferés, que l'on ne connoisse si la maitresse liqueur est coagulée en eux, ou trop divisée. M. Chicoineau déclare en même tems qu'il ne sçauoit se ranger du parti de ceux qui prétendent que le sang des pestiferés est toujors dans l'état de coagulation, il ajoute qu'en bien des cas leur sang au contraire est dissous & divisé, sur quoi il rapporte plusieurs observations, & celle-ci entre autres: que plusieurs pestiferés ont été guéris par le seul secours des humectans, des adoucissans, des astringens & des narcotiques, remedes plus propres à suspendre & à arrêter le cours du sang, qu'à diminuer & à diviser le sang; en sorte (ajoute-t-il) que la dissolution du sang a eu souvent autant de part que la coagulation, à la production des accidens pestilentiels. Il seroit important que cette matière fût bien éclaircie; mais cela demanderoit une dissertation complète sur les causes de la peste. M. Chicoineau en promet une exacte sur ce sujet, laquelle (dit-il)

sera conforme aux règles qu'on suit communément dans les écoles, nous souhaitons qu'il execute au plutôt sa promesse.

Pour ce qui regarde la saignée, M. Verny dit que plusieurs expériences qu'il a faites à Marseille l'ont persuadé de l'inutilité de ce remede dans cette sorte de peste, que cependant traitant à Aix une pestiferée dont les symptomes marquaient une grande rarefaction de la masse du sang, il fit faire avec un grand succès, une saignée à la malade. M. Chicoineau qui avoit soin d'une pestiferée à trois lieues de la Ville d'Aix, la fit saigner jusqu'à quatre fois; le lendemain de la quatrième saignée qui avoit été faite à deux heures après midi, la malade mourut sur les neuf heures du soir; mais on ne doit pas être surpris (dit M. Chicoineau) que la saignée réitérée, tant du pied que du bras, ne fût pas un secours assez efficace pour dégager la malade, puisque les inflammations & les gangrenes interieures étoient déjà formées dès les premiers instans du mal, comme il y a lieu, ajoute il, d'en juger par les accidens dont le mal étoit accompagné, & encore mieux par tout ce qui fut observé dans l'ouverture du cadavre. Il conclut de là & avec grande raison, que la saignée ne convient aux attaques de peste, que lorsque les inflammations & les gangrenes ne sont pas encore formées. Sur quoi nous n'oublierons pas de remarquer que de dix à douze personnes que M. le Commandant de la Ville d'Aix permit à M. Chicoineau & aux autres Medecins, de traiter chez elles-mêmes, où ils avoient été appellés dès le commencement du mal, les deux tiers, à ce qu'assure M. Chicoineau, échaperent par le moyen de la saignée.

C'est un préjugé vulgaire que l'on n'est attaqué de la peste qu'une fois, mais M. Chicoineau rapporte l'exemple d'une Demoiselle qui le fut deux fois, & qui mourut à la seconde; il ajoute qu'il pourroit citer diverses personnes, qui dans le cours de celle de Marseille l'ont euë jusqu'à quatre fois.

C'est encore un autre préjugé de s'imaginer que les corps robustes soient moins susceptibles des attaques de la peste, M. Soulier, Maître Chirurgien de Montpellier, dit

avoir remarqué dans les pestiferés de la seconde classe, que plus ils étoient robustes, gras, pleins, & vigoureux, moins il y avoit à esperer pour eux.

Nous finirons en rappelant ici l'analogie de la peste avec la petite verole, & nous remarquerons que cette analogie paroît d'autant mieux qu'il n'est pas rare de voir des bubs & des charbons dans les petites veroles, sur tout lorsqu'elles sont épidémiques : M. Andry Medecin de la Faculté de Paris, assure avoir vu plusieurs malades attaqués de la petite verole, lesquels avoient de ces tumeurs survenuës principalement dans le déclin de la maladie, & qui étant traitées en la même maniere que les tumeurs pestilentielle, ont eu une bonne fin : une jeune Demoiselle entre autres, attaquée de la petite verole dans la ruë de l'hirondelle il y a peu d'années, eut en vraye forme de charbon de peste, ce qu'on a coutume d'appeler le gros grain ; M. Andry fit traiter cette tumeur comme pestilentielle, & la malade guerit parfaitement, non sans beaucoup de crainte de mourir ; car elle ne cessoit jour & nuit de dire qu'elle n'en échaperoit jamais, & qu'on la flatoit d'une vaine esperance. Le secret que M. Andry & la personne dont il se servit pour traiter ce charbon, eurent soin de garder pour que la malade ne fût point informée de son état, non plus que ceux qui étoient auprès d'elle, lesquels peut-être n'auroient plus osé l'approcher, ne contribua pas peu au succès des remedes. Le secret dans de semblables occasions est de la dernière conséquence. Il y a quelques années que le même M. Andry fut appellé dans la ruë Ferrou pour voir un malade qui avoit plusieurs charbons pestilentiels ; les parens du malade firent d'abord appeler un Medecin du voisinage pour le traiter, mais ce Medecin ayant vu de quoi il s'agissoit, se retira aussi-tôt, sortit de la chambre, mit son mouchoir à la bouche & sous le nez, puis se tenant sur le pas de la porte vers le degré, dicta en tremblant son ordonnance, après quoi il s'en alla avec précipitation pour ne plus revenir. M. Andry fut appellé en sa place, il se munit d'un bon Chirurgien, qui pensa chaque charbon l'un après l'autre, &

continua avec succès les pansemens pendant toute la maladie. Le secret fut gardé par le Medecin & le Chirurgien, qui tâcherent d'effacer les soupçons que le Medecin qui avoit été appellé en premier lieu, avoit inspirés par sa crainte, & fans que ni le malade ni les parens se doutassent de rien, la maladie fut guérie; mais de la maniere que la consternation commençoit, pour peu qu'on eût laissé les parens & le malade dans leur crainte; tout le voisinage eût pris l'alarme, le malade faisi de frayeur & qui étoit dans une extremité à faire tout craindre, fût mort immanquablement, l'épouvante du voisinage eût alors augmenté, le bruit se seroit répandu que la peste étoit dans le quartier, il n'en auroit pas fallu davantage pour causer la mort à une infinité de personnes, qui à force de prendre des préservatifs, se seroient brûlé les entrailles, ou à force de se livrer à la crainte, se seroient glacé le sang.